La Prisonnière

Voici le volume que je comprends le moins de *La Recherche* – ou plus exactement le plus malaisant. À la fin de *Sodome et Gomorrhe*, le narrateur a appris qu'Albertine a eu des relations lesbiennes. S'il ne l'aime pas, il est néanmoins extrêmement jaloux et possessif et il parvient à la convaincre de venir s'installer chez lui, dans son appartement à Paris, mais à l'insu de tous ses amis. Prisonnière ? Pas vraiment, elle peut pousser la porte. Mais surveillée de près et surtout soumise aux conventions sociales du temps – sa famille est très satisfaite à l'idée qu'un jeune homme riche puisse se charger d'elle, peu importe les sentiments. Si Albertine est insaisissable (qui aime-t-elle ? que veut-elle ? qui ou que désire-t-elle ?), le narrateur est pour le moins compliqué, voire malsain. En revanche, on assiste à une description parfaite des affres de la jalousie.

Nous pleurons de voir celle que nous aimons ne plus avoir nous ces élans de sympathie, ces avances amoureuses du début, nous souffrons plus encore que les ayant perdus pour nous elle les retrouve pour d'autres ; puis de cette souffrance-là nous sommes distraits par un mal nouveau plus atroce, le soupçon qu'elle nous a menti sur sa soirée de la veille, où elle nous a trompés sans doute ; ce soupçon-là aussi se dissipe, la gentillesse que nous montre notre amis nous apaise, mais alors un mot oublié nous revient à l'esprit… Mais brusquement cette souffrance tombe à peu de chose en pensant à l'inconnu malfaisant de sa vie, aux lieux impossibles à connaître où elle a été, est peut-être encore dans les heures où nous ne sommes pas près d'elle, si même elle ne projette pas d'y vivre définitivement, ces lieux où elle est loin de nous, pas à nous, plus heureuse qu'avec nous. Tels sont les feux tournants de la jalousie.

Avec tout ça, le volume contient plusieurs épisodes intéressants :

- tout d'abord il y a les robes de Fortuny et ses tissus vénitiens ;
- une description éblouissante des cris de Paris ;
- la mort de Bergotte : le vieil écrivain s'écroule devant la peinture de Vermeer et le fameux petit pan de mur jaune. L'épisode est troublant et touchant, car l'on sait que Proust a eu un malaise terrible à l'exposition Vermeer du Jean de Paume, peu de temps avant sa mort ;
- la musique de Vinteuil. Un concert donne lieu à une évocation éblouissante de sa musique. Son écoute est surtout l'occasion de réfléchir à la notion d'art et d'artiste. Vinteuil est un modèle pour le narrateur, même s'il l'ignore encore. Il est aussi question de Wagner et de Balzac, ces créateurs d'œuvres immenses, dépassant leurs auteurs. Une vie vouée à l'art ?

Cette qualité inconnue d'un monde unique et qu'aucun autre musicien ne nous avait jamais fait voir, peut-être était-ce en cela, disais-je à Albertine, qu'est la preuve la plus authentique du génie, bien plus que le contenu de l'œuvre

elle-même. « Même en littérature ? » me demandait Albertine. – « Même en littérature. » Et rependant à la monotonie des œuvres de Vinteuil j'expliquais à Albertine que les grands littérateurs n'ont jamais fait qu'une seule œuvre, ou plutôt réfracté à travers des milieux divers une même beauté qu'ils apportent au monde.

Enfin, il y a le baron de Charlus, devenu une quasi vieille dame. Les manœuvres des Verdurin l'éloigneront définitivement du violoniste Morel et prépareront sa chute sociale. C'est que pendant ce temps, le salon des Verdurin a grimpé la hiérarchie sociale. Pourtant les révélations sur les bontés et les méchancetés cachées ou avouées des uns et des autres perturbent l'opinion que l'on peut se faire des différents personnages. Où se situe donc la vérité des êtres ?

Et à la fin… Albertine claque la porte !



Degas, *Femme à l'ombrelle*, 1880, collection Burrell Glasgow.